

#### - 4/ **Personnalité lumineuse**

En juillet 1942, Etty obtient un emploi auprès du Conseil juif, une administration voulue par les nazis, pour organiser la vie dans les ghettos. Le mois suivant, elle demande et reçoit son affectation pour Westerbork, camp de transit et de rassemblement réservé aux Juifs.

À Westerbork, Etty est affectée à l'enregistrement des arrivants et joue un rôle d'assistante sociale, de psychologue et de conseiller spirituel. Les rescapés de cette période témoignent de sa «personnalité lumineuse».

Elle finit par en tomber malade mais, vu son statut, peut revenir se soigner à Amsterdam.

Le 5 juin 1943, alors que des amis lui proposent de l'aider à se cacher, elle choisit de retourner à Westerbork et d'y rester pour continuer son travail. Elle a alors l'occasion d'y aider aussi ses parents et son frère Misha, victimes de la grande rafle des 20-21 juin.

Le 7 septembre 1943, sur une carte postale jetée du train qui l'emmène à Auschwitz, Etty Hillesum adresse ces mots à une amie. "J'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : "Le Seigneur est ma chambre haute." Je suis assise sur mon sac à dos, au milieu d'un wagon de marchandises bondé.

Papa, maman et Misha sont quelques wagons plus loin... »

Ses parents sont officiellement morts le 10 septembre. Etty serait morte le 30 novembre suivant, et Misha, son plus jeune frère, un pianiste de grand talent, le 31 mars 1944. Jaap, son autre frère, qui se destinait à être médecin, sera déporté à Bergen Belsen en février 1944 et mourra au printemps 1945.

Son œuvre : un journal et des lettres Etty Hillesum avait le projet de devenir écrivain. Elle considérait parfois son journal comme un travail préparatoire pour un roman. Ce journal et ses lettres, rédigés de 1941 à 1943, sont devenus son œuvre.

Elle y fait preuve d'une lucidité sans faille sur elle-même, sur les autres, sur les événements...

Il faut attendre 1981-1982 pour que les huit cahiers qu'elle a noircis soient publiés en français et en anglais sous le titre /Une vie bouleversée/.

#### *Écouter un texte*

Vendredi 21 mars 1941, 8 heures et demie du matin.

En fait, je ne veux rien noter : je me sens si légère, si rayonnante, si allègre, que face à tant de grâce le moindre mot a des semelles de plomb. Pourtant, ce matin, j'ai dû conquérir cette joie intérieure sur un cœur inquiet et palpitant. Mais après m'être lavée à l'eau glacée de la tête aux pieds, je me suis étendue sur le carrelage de la salle de bains assez longtemps pour retrouver un calme parfait. Je suis désormais « prête au combat » et ce combat n'est pas sans me remplir d'une certaine excitation sportive. [...]

Je dois apprendre à vaincre ce vague sentiment d'angoisse. Certes, la vie est dure, c'est un combat de tous les instants (allons, n'exagérons rien, ma chérie !), mais ce combat m'attire. Avant, je me projetais dans

un futur chaotique, car je refusais de vivre l'instant d'après, le futur immédiat. Comme une enfant gâtée, je voulais que tout me fût offert. J'avais parfois la conviction (encore qu'elle fût très vague) de « devenir quelqu'un », de « faire de grandes choses », alternant avec la crainte chaotique de disparaître sans laisser de traces. Je commence à comprendre pourquoi.

Je refusais d'accomplir les tâches qui se présentaient à moi, de m'élever degré par degré vers cet avenir. Mais aujourd'hui, où chaque minute est pleine de vie, d'expériences, de lutte, de victoires ou de rechutes, suivies d'un retour à la lutte, aujourd'hui je ne pense plus à l'avenir : il m'est indifférent de faire ou non de grandes choses, parce que j'ai l'intime conviction que de la réussite ou de l'échec il sortira toujours quelque chose.

Avant, je vivais au stade préparatoire, j'avais l'impression que tout ce que je faisais ne comptait pas vraiment, n'était que la préparation à autre chose, à quelque chose de grand, de vrai. Tout cela m'a quitté. Aujourd'hui, à la minute présente, je vis, je vis pleinement, la vie vaut d'être vécue et si j'apprenais que je dois mourir demain, je dirais : dommage, mais je ne regrette rien.